



Sira Niamé a poussé ses premières notes à « Paris-Bamako » comme elle aime appeler Montreuil. Elle a très vite évolué entre ici et là-bas, le Mali, la terre de naissance de ses parents.

« À la maison, on mangeait du tö, un plat typique, on parlait en bambara, on écoutait de la musique à longueur de temps et à l'extérieur, c'était le Paris cosmopolite des années 80 », confie-t-elle.

Ici comme là-bas, les femmes jouent des rôles dans la société, dans la famille, dans leur vie amoureuse. Sira décide très vite de jouer les siens, d'abord au théâtre, formée à l'école exigeante d'Ariane Mnouchkine.

Le théâtre l'amène à la musique, héritage familial, sans doute, elle dont la famille est issue de la caste des Niamakala, les griots.

Elle biberonne Ali Farka Touré et joue de la guitare en autodidacte. Puis elle commence à tresser ses textes, de bambara, de français et d'anglais.

Sa vie défait tous les clichés de LA femme noire; Sira, profondément libre, mais le séant entre deux cultures, raconte son Paris, qu'elle arpente juchée sur ses talons, amazone amoureuse parfois déçue mais toujours prête à vivre l'aventure.



Au Mali, elle est celle qui décide de braver l'interdit, de jouer du *NGoni*, réservé aux hommes.

Elle fera sonner sa guitare comme cette harpe africaine, un point c'est tout. Ici, elle chante à tue-tête ses rêves, ses espoirs, ses douleurs et appréhende les plaisirs de la chair en femme métisse et urbaine.

Auteure-compositrice-interprète, c'est à un tout autre jeu, auquel elle s'adonne quand elle empoigne sa guitare, en musicienne affranchie, pour y mêler balades folk, blues et autres musiques noires, aujourd'hui universelles.

Ses muses, elle les invite, elle tient du vibrato d'une **Ringer**, de l'expressivité d'une **Claire Diterzi**, ou de la mémoire d'une **Oumou Sangaré**.

Ses riffs, Sira les forge au retour de ses nuits blanches où elle broie du noir et des hommes.



Le jour, elle couche ses affres sur papier. Elle compose ses chansons avec ses acolytes, **Olivier Kaba**, le producteur-associé du légendaire **studio Bogolan** de Bamako, et **Thomas Naïm**, le guitariste arrangeur d'Hindi Zahra, d'Hugh Coltman et de Mayra Andrade.

Elle raconte avec humour sa carte du Tendre et ses leurres sur l'amour dans « **Bloody Blond** », perruquée et à nu, dans un clip punk et sensuel, où elle rit, fume et revit des tourments que toute amoureuse a connus.

Dans « Home », Sira évoque sa maison, une place organique plus vaste que l'Afrique, où elle va souvent et se sent bien, et l'Europe, où elle a grandi, deux terres qu'elle relie dans ce titre de sa voix habitée. La signification de son prénom, qui veut dire **le chemin**, y résonne singulièrement.

Sira s'est consumée, mais reste aussi flamboyante que la cendre des cigarettes qu'elle allume souvent, parce qu'elle a trouvé son credo : **Music Saves My Soul**.

Elle évoque son art dans ce titre, cette compagne qui lui a sauvé la vie, et plonge dans ses émotions les plus fortes pour parler de la vie sans fards. ▲

**MUSIC
SAVES
MY SOUL**



Si vous ne la croisez pas en guitare voix,
au Bus Palladium ou au Comptoir Général,
c'est à Bamako au Studio Bogolan
ou à Nouakchott au festival Assalamalekoum
que vous écouterez cette artiste incandescente.